

Hans Jonas

LE CONCEPT DE DIEU APRES AUSCHWITZ

Allemagne, 1984 (Petite bibliothèque, Rivages poche, 72 p.)

L'effroyable tremblement de terre de Lisbonne (1755) avait inspiré à Voltaire une critique acerbe de l'idée de Providence divine : Candide. Mais qu'eût-il dit au XX^e siècle du problème du Mal sur terre, s'il avait vu certains hommes planifier froidement de véritables génocides, dont Auschwitz restera pour toujours le symbole ? Dans une conférence intitulée Le Concept de Dieu après Auschwitz, le philosophe allemand Hans Jonas répond à cette question déchirante : comment peut-on encore penser Dieu après l'Holocauste ?

Par un renversement tout à fait paradoxal, Jonas propose une théologie décrivant un Dieu impuissant et souffrant de toute éternité. Le Créateur infiniment bon ne saurait être coupable du mal commis par la créature. C'est plutôt l'homme qui doit venir en aide à Dieu, s'en faire en quelque sorte le soutien, le protecteur, le responsable.

Théodicée : justification de la bonté de Dieu par la réfutation des arguments tirés de l'existence du mal.

Pour qu'Auschwitz ne soit pas le tombeau du divin

Ce texte de Hans Jonas soulève une des questions les plus classiques de la théologie, et plus précisément de la théodicée : l'existence du Mal sur terre est-elle compatible avec l'idée d'un Dieu infiniment bon ? Encore faut-il au préalable qu'une telle question ait un sens. Certains objecteront que, l'existence de Dieu étant impossible à prouver, tout discours théologique est vide de sens. A ceux-là, Jonas répond que, même impossible à connaître, Dieu peut néanmoins être **pensé**, en tant qu'il offre un contenu significatif à la réflexion morale :

« *Travailler sur le concept de Dieu est donc possible, même s'il n'y a pas de preuve de Dieu [...]* ».

Le Livre de Job (Ancien Testament) montrait déjà un homme innocent que Dieu laissait persécuter par Satan. Mais son martyre, loin de remettre en question la puissance de Dieu, en portait plutôt témoignage, en montrant que la foi du Juste peut résister à toute épreuve.

Mais avec Auschwitz – « *qui dévora même les enfants* » –, cette explication théologique du Mal a perdu toute valeur. Une telle volonté d'anéantir l'humain, on ne saurait plus la mettre sur le compte de l'Élection du peuple hébreu par un Dieu exigeant et jaloux, impitoyable envers les Juifs chaque fois qu'ils se montrent infidèles à sa Loi. Le caractère radical, inouï d'Auschwitz oblige celui qui veut continuer à penser Dieu à renoncer à la conception, traditionnelle dans le judéo-christianisme, d'un Dieu providentiel et justicier, d'un Dieu « *seigneur de l'Histoire* ». Comme le dit Jonas, « *Dieu s'est tu* », « *Dieu laissa faire* ». D'où la question cruciale : « *Quel est ce Dieu qui a pu laisser faire ?* »

Une « hypothèse en forme de mythe »

Pour répondre à cette question, Jonas formule une « *hypothèse en forme de mythe* », sorte d'interprétation ou de réécriture très personnelle de la Genèse (mais assez largement inspirée de la tradition mystique juive). Dieu y est présenté comme un Principe spirituel abstrait qui, paradoxalement, se serait dès l'origine **engagé dans la Création**, et ainsi livré tout entier à l'« *aventure-monde* » :

« Au commencement, par un choix insondable, le fond divin de l'Être décida de se livrer au hasard, au risque, à la diversité infinie du devenir. Et cela entièrement : [...] il ne subsiste [de la divinité] aucune partie préservée, immunisée, en état de diriger, de corriger, finalement de garantir depuis l'au-delà l'oblique formation de son destin au sein de la création. [...] L'image de Dieu, ébauchée dans les

balbutiements de l'univers physique, [...] passe sous la garde problématique de l'homme, pour être accomplie, sauvée, ou corrompue par ce que ce dernier fait de lui-même et du monde. »

De cette version un peu ésotérique de la Genèse, Jonas déduit une nouvelle définition de Dieu, articulée autour de trois attributs essentiels : Dieu est « *souffrant* », Dieu est « *en devenir* », Dieu est « *soucieux* ». **Souffrant**, parce que Dieu souffre **avec, dans et par la Création** : il ressent intimement tout le mal que l'homme peut commettre. Et cela va beaucoup plus loin que la thématique de l'Incarnation et du Christ souffrant sur la croix. **En devenir**, parce que l'Eternel, en créant, a joué son essence même dans le temps de l'Univers et de l'Histoire : il s'est donné tout entier dans son œuvre, s'est « projeté » dans le monde, dans tous les sens du terme. **Soucieux**, en ce sens que Dieu, compromis dans la Création, a renoncé à la sérénité, à l'immunité que lui aurait conférée la transcendance absolue. Dieu, affecté par ce qui arrive dans le monde, entretient en tant que Créateur une « **relation permanente au créé** », qui le tire de sa solitude impassible.

Dieu sans puissance

L'acte même de la Création, par lequel Dieu renonce originellement à « *être tout en tout* », implique en soi l'abdication par le Créateur de sa toute-puissance. Telle est la conclusion décisive à laquelle aboutit Hans Jonas, qui est conscient de prendre ici le contre-pied de toutes les théologies monothéistes.

Ce congé donné au dogme de l'omnipotence divine se fonde sur une double argumentation. Un argument logique tout d'abord. L'idée de puissance absolue (tout comme celle de liberté absolue) est contradictoire en soi, parce qu'une puissance qui n'est limitée par rien n'a pas d'objet, ne s'exerce sur aucune résistance extérieure à soi – et donc s'annule elle-même.

Un argument théologique et moral ensuite. On attribue classiquement à Dieu trois qualités cardinales : bonté infinie, toute-puissance, « *connaissabilité* » (ou compréhensibilité) par l'homme. Or, selon Jonas, ces trois attributs « *se trouvent dans un tel rapport que toute union entre deux d'entre eux exclut le troisième* ». Surtout après Auschwitz. Une divinité toute-puissante serait ou bien monstrueuse d'avoir consenti au martyre de millions d'innocents, ou bien entièrement incompréhensible, comme le suggèrent au fond la plupart des théodicées classiques (« Les voies de Dieu sont impénétrables. »). Mais, selon Jonas, on ne peut pas sans inconséquence ôter au concept de Dieu les qualités de bonté et d'intelligibilité. Si Dieu est Dieu, il est non seulement bon, mais connaissable dans une certaine mesure, car révélé à travers ses Prophètes et ses Commandements. Il faut donc bien l'admettre : Dieu n'est pas tout-puissant, et il est même à la merci des actions de l'homme.

Cette thèse, pour surprenante qu'elle soit, constitue une solution plus satisfaisante au problème du Mal. D'une part, elle ne se résout pas à des expédients faciles : opposer le Diable au Bon Dieu, ou encore s'en remettre aux desseins mystérieux de la Providence. D'autre part, elle rend l'homme pleinement responsable des conséquences que ses méfaits peuvent entraîner non seulement vis-à-vis d'autrui, mais aussi vis-à-vis de Dieu. Ce qui ne signifie pas pour autant que l'homme soit uniquement coupable, puisqu'il est aussi sa propre victime. Toutefois, en tant qu'« *image de Dieu* », l'homme ne se met pas seul en jeu dans ses actions. Il est **responsable** aussi **du destin de Dieu lui-même**.

Comme l'ont illustré les quelques « Justes » qui ont secouru les victimes de la *Shoah*, l'homme est lui-même l'auteur de ce miracle perpétuel qu'est la simple continuation du monde, c'est-à-dire la survie d'« *un dieu en péril* » :

« Dieu, après s'être entièrement donné dans le monde en devenir, n'a plus rien à offrir : c'est maintenant à l'homme de lui donner. »

Pour aller plus loin

La Bible, trad. œcuménique (TOB, 1972-1975), Le Livre de Poche (3 vol.).

Gottfried Wilhelm Leibniz, Essais de théodicée, 1710, Garnier-Flammarion.

René Girard, La Route antique des hommes pervers, 1985, Biblio Essais, Le Livre de Poche.

Leszek Kolakowski, Philosophie de la religion*, 1982, L'Espace intérieur, Fayard.

De la pensée gnostique au « principe responsabilité »

Hans Jonas (1903-1993) est né en Allemagne, où il fut l'élève de Husserl, de Heidegger et de Rudolf Bultmann, éminent philosophe des religions qui dirigea sa thèse de doctorat sur le mouvement gnostique des premiers siècles chrétiens. De religion juive, il choisit l'exil dès 1933, s'établit en Palestine, professa à Jérusalem, puis s'engagea dans l'armée britannique pendant la Seconde Guerre mondiale, rentrant au pays sous l'uniforme des vainqueurs. Parti au Canada en 1949, il finit par s'installer à New York où, aux côtés de Hannah Arendt, son amie de toujours, il enseigna la philosophie de 1955 à 1976 à la New School for Social Research (école fondée dans les années 30 par d'autres éminents penseurs allemands chassés d'Europe par le nazisme, Max Horkheimer et Theodor Adorno, les deux chefs de file de la fameuse Ecole de Francfort). Par la suite, Jonas enseigna notamment à Munich. C'est en mémoire de sa propre mère assassinée à Auschwitz qu'il prononça en 1984 une conférence intitulée Le Concept de Dieu après Auschwitz, texte dans lequel il développait

l'idée d'un Dieu placé sous la responsabilité de l'homme, appliquant ainsi à la théologie la thèse de son fameux Principe responsabilité* (1979). Ce dernier lui valut en 1987 le prestigieux prix de la Paix décerné par les libraires allemands.